# La Femme lettrée et ses luttes interminables : Regard panoramique des engagements féministes

Par

**Njoku, Anthony (PhD)**
**Department of Foreign Languages and Literatures**
**University of Port Harcourt, Rivers States, Nigeria.**
**Courriel : anthony.njoku@uniport.edu.ng/ : njokuohlala45@yahoo.com,**
**et**
**Nyah, Peter (PhD)**
**Department of Foreign Languages and Literatures**
**University of Port Harcourt, Rivers States, Nigeria.**
**peter.nyah@uniport.edu.ng**
**Tel : 08030849163/08033380132**

**Résumé**

Le féminisme est devenu une idéologie à la main de la femme qui s'attaque à ce fameux double traditionnel et patriarcal, rigide à nul autre pareil, chez qui des femmes éduquées et des écrivains féministes africains et européennes amènent un combat royal et acharné afin d'éveiller une telle conscience féministe portant leur salut total. Le féminisme africain, est-t-il au même plan avec le féminisme européen ? Les femmes africaines sont-elles compliquées dans les pratiques responsables de leur assujettissement, de leur piétinement et bafouement ? Cette communication tentera de répondre franchement à ces enquêtes soulevées d'une perspective purement polémique et intellectuelle. Elle est conçue à partir d'une étude des ouvrages féministes africains et européens, faisant se dérouler par-là, des maux qui frappent surtout la femme africaine au cours de sa lutte contre les méfaits des institutions sociales du mariage et du patriarcat.

## Le féminisme africain et ses luttes

On peut aborder la problématique de la femme africaine en disant qu'elle est un esclave de tradition et de patriarcat et en subit la chosification. Elle n'aura pas autre moyen de vivre qu'être une marchandise qui, à la fin des tribulations dans la maison paternelle, paraît à vendre au plus offrant. Il y a certains cas où la dot d'une femme est reçue pour aider son frère à se marier. La femme, alors, est transformée en source du bonheur de son frère, fils fugitif, oisif et parasitique, qui ne s'évertue jamais à réaliser le projet de ses défis

existentiels, se laissant au plaisir hédoniste d'avoir son mariage financé par la dot versée pendant le mariage de sa sœur alors que celle-ci souffre dans la servitude de cette union conjointe pleine d'onirisme attitudinal. C'est l'exemple de Perpétue que nous offre Mongo Béti, dans *Perpétue,* son roman éponyme. C'est Antonia, la sœur aînée, qui se plaint amèrement:

> La première de ses filles que mère ait vendue cruellement. C'est moi. J'ai été livrée à un vieil homme inconnu, soupçonneux et sournois. Pourquoi? Pour que Martin se marie. Alors, sans plus de scrupule, mère a vendu Perpétue. Mère a décidé de nier avoir échangé ses filles contre une somme d'argent (Kemjika 16).

Pour montrer que le mariage au pays est une mise en vente de l'espèce de fille et qu'il existe une tendance coutumière aussi normative, qui envisage une amélioration reprochable de la condition de l'homme au détriment de la femme, Antonia remarque encore dans *Perpétue:* « sans doute, la coutume n'est pas de vendre les garçons, mère n'hésitera pas te vendre pour marier son fils » (Kemjika 20). L'exploitation métaphysique obscène de la femme africaine qu'incarne l'angoisse et l'humiliation de Perpétue ne s'arrête pas dans l'action d'une mère avaricieuse puisqu'elle continue chez son mari. Celui-ci la fait se prostituer pour amener l'argent à la famille ou pour son gain politique. Dans ce commentaire de Daduut, on dirait que Perpétue n'est moins abusée et abâtardie chez son conjoint :

> Encore, Perpétue, l'héroïne de son roman *Perpétue*, possède aussi un pouvoir économique à cause de sa dot et essentiellement de la dépendance sexuelle qu'exploite son mari pour gagner une place politique d'honneur. Edouard, se voit privilégié d'avoir une belle femme comme Perpétue dont il peut se servir pour s'enrichir (4).

Birago Diop a livré ses réflexions qui se font un suivi, puissant, remarquable et pertinent à notre discussion de la condition de femme traditionnelle africaine qui s'évoluait sous des influences traditionnelles et patriarcales nocives qui condamnent son destin d'un être humain. Ses observations et conclusions, lorsqu'il résume les activités atroces de ces forces prédatrices inhibées, qui engloutissent le bonheur et la belle vie qu'un meilleur avenir aurait réservé à la femme africaine, se rapprochent tellement au cas de Perpétue :

> Comme en toute chose, une jeune fille n'a qu'une volonté, la volonté de son père. C'est son père qui doit décider à qui elle appartiendra : à un prince, à un dioula riche ou à un simple badolo qui sue au soleil des champs ; c'est à son père à dire s'il veut la donner en aumône à un puissant marabout ou à un tout petit talibé (Abaa 3).

De la même façon, la femme traditionnelle africaine est complètement déchirée entre deux brutes épaisses, deux gros badauds : le père, apparemment si quasi-hautain et dictatorial, et le mari ambitieux, trop acharné et vindicatif, peut-être à cause de la grande dot versée. Evidemment, le premier, son père ne se soucie pas de ses sentiments quand il la donne au mariage. La conclusion de Diop renvoie aussi au prisme contextuel par lequel nous analysons l'affaire de Perpétue dans le roman de Béti: « De la tutelle du père, la femme tombe sous celle du mari. Ces deux autorités sont également tyranniques » (Abaa 3).

Pour Oyônô-Mbia, le problème est partout dans le monde africain. C'est, en grande partie, pour assouvir la soif d'une femme de son fils que le père de Juliette dans *Trois Prétendants, un Mari* avait voulu sacrifier sa fille à l'homme qui doit la torturer au nom du mariage (28). C'est une affreuse tradition que critique d'une saveur aigre cet écrivain féministe camerounais du renom. En tant qu'une femme évoluée, Juliette répond à son père: « Mais je n'ai pas encore vu l'homme que vous voulez me faire épouser! Comment voulez-vous que je l'aime? » (28) Alors, Atangana démontre l'égoïsme que pratiquent la plupart des parents africains cupides et matérialistes à toute époque en ce qui concerne le mariage de leurs filles. Ils font une sourde-oreille à la mise en garde de Rabiatou dans *La Voie du Salut* :

> Mère, l'être humain en général et la fille en particulier ne sauraient s'acheter. La femme n'a pas de prix ! Des milliards et des milliards ne peuvent compenser l'indisposition des grossesses, l'écartèlement de l'accouchement, les veillées nocturnes au chevet des enfants malades, les corvées domestiques, les multiples sacrifices d'une mère et d'une épouse! (76)

Plutôt, Atangana, lui, fait ce constat à propos du mariage de sa fille: « Ce fonctionnaire-là pourra même me faire obtenir une autorisation d'achat de fusil…qui d'autre veux-tu que nous regardions?...Il faut aussi que ton frère Oyônô paie la dot de la fille qu'il veut épouser à Ebolowa » (34). A vrai dire, les pauvres parents de Juliette, dépourvus de pitié, voulaient sacrifier son avenir et sa joie sans avoir remords seulement pour des biens matériels. C'est pour lutter contre ces crimes crapuleux contre la femme africaine que les femmes-écrivains adoptent l'instrument idéologique du féminisme dans leurs créations romanesques. Essentiellement, Patrick Mérand constate que la fille noire est traitée comme un objet à vendre lorsqu'il déclare: « La dot joue ce rôle ingrat, elle représente la contre partie monétaire d'un travail domestique, le 'nouvel employeur' verse une prime pour avoir le droit d'emmener avec lui une femme, qui travaillera dorénavant pour lui toujours gratuitement » (Kemjika 17).

Les intrigues des pratiquants aussi que celles des adhérents ardents et convulsifs de la tradition phallocratique chauviniste, qui est discriminatoire et opprimante contre la femme africaine, consistent en la dot qui s'arrange selon son statut d'éducation ou d'analphabète. Les matrices pour chaque fille au mariage sont : formée ou non-formée, très formée ou moins formée. C'est-à-dire, si elle est formée, ça, alors ! La dot se vaut la fonction du niveau de son éducation. Par contre, si elle n'est pas formée, sa beauté, si elle en a, compte beaucoup. Plusieurs questions se posent ! Les filles africaines seraient-elles toujours victimes pourvu que la tradition continue à exercer ses effets néfastes sur elles et leurs prétendants ? Ces cris suivants, qui ironiquement incarnent la résignation, surgissent de la profondeur d'un esprit penaud : « Les femmes sont tenues à l'écart quand il s'agit de prendre des décisions, elles ne savent rien des questions politiques. Simples femmes aux foyers, à quoi bon leur accorder des droits civiques » (Mbuko 172). Les vociférations de Mbuko est un écho d'humiliation typique de l'ère des femmes des premiers romans d'Achebe qui appellent l'Afrique d'aujourd'hui à se repentir. Faute de ce repentir, n'étant pas chose de quoi se marrer, ces cris seront ironiquement une mise en garde de guerre venante des femmes africaines, une guerre menée par le féminisme intellectuel libérateur contre la tradition et le patriarcat. Sans doute, l'idéologie féministe, dirait-on, devient une arme indispensable à la main des femmes et des écrivains féministes pour lancer des assauts à la fois à cette tradition nuisible et absurde dont la vocation primordiale ne s'enracine qu'à l'irrespect ou au dédain de la femme africaine. En outre, dans certaine pratique regrettable, on ne consulte pas la femme qui va s'être mariée pour souscrire son consentement dans une affaire qui, de rigueur, est absolument la sienne.

C'est ainsi que beaucoup de femmes se sont mariées aux hommes qu'elles ne connaissent pas et qui sont dans la plupart des cas très vieux pour elles. Par exemple, il arrive à Malimouna, l'héroïne de *Rebelle* qui involontairement obéissait à l'ordre de son père de se marier à vieux Sando, L'auteur raconte les mauvaises expériences vécues par Malimouna la première nuit de consommation de son mariage : « Lorsque son mari entra, le choc lui fit lâcher le drap qu'elle tenait toujours. Elle le reconnaissait .C'était lui que les enfants de Boritouni avaient baptisé 'Le vieil amoureux' à cause de ses exploits avec les femmes du village » (Kemjika 18).

La jeune fille qui ne connaissait pas l'homme qu'elle attendait au lit est saisie par des fracas causés par un grand choc. Hélas ! Voici l'affreux pour lequel elle perd son temps à s'occuper de préparer le lit en utilisant un pagne blanc qui va montrer sa virginité. Le salaud dégoûtant que ses parents ont choisi pour elle est polygame, ayant l'âge de son père. Alors, l'auteur de ce roman révèle cette habitude répugnante et le désir aussi insatiable qu'implacable des parents de gagner tant d'argent par la dot versée sur les filles.

Malheureusement, c'est pour cela que les mères protègent la virginité des filles africaines, pas pour des considérations de piété, très loin de cela. La virginité n'est guère un motif de moralité chez les femmes-écrivains féministes africains ; c'est un simulacre, un maquillage pour l'objet de commerce. C'est un article de réclame qui fait augmenter le prix de nos filles. Donc, les mères profitent simplement de ces circonstances, où les idéaux des traditions anciennes conservatrices veuillent que la femme africaine soit consommée crue et vierge au mariage, à faire de leurs filles des vraies marchandises. Pour de telles raisons, les hommes respectent des vierges, saluent leurs mères pour leur dévouement ardu et quand même la dot s'accroît volontairement en forme de récompense. Le mariage africain assouvit donc le matérialisme des parents au détriment de l'intérêt et du goût de la femme victime.

Nous voyons une expérimentation romanesque semblable dans *La Voie du Salut* d'Aminata Maïga Ka. Le protagoniste, Rokhaya après sa noce a couché avec son mari, Baba Kounta; et le matin venu, sa tante, Aïssé Diallo se donne le devoir de montrer à qui le veut le pagne taché du sang en tant que preuve de sa virginité. Sans doute, la situation plaît à la belle famille parce que ce rite est conforme aux bons usages de mœurs sociales et rassure la confiance, l'amour-propre et le respect du marié, mais la même famille ne considère guère si selon les circonstances de ce mariage, la vie, la protection et la dignité de Rokhaya, peut-être, ont été mises en jeu. Les belles mères sont aussi notoires en ce sens qu'elles contribuent aux problèmes que la femme doit surmonter, si elle le peut, avant de jouir de son mariage. Les propos de Huannou ici est une autre mise en garde :

> La personne que la femme mariée doit ménager et craindre la plus est la belle-mère; de celle-ci dépendent en grande partie, la stabilité du ménage et l'entente entre les conjoints…Lorsqu'elle lui en veut, lorsqu'elle ne veut plus d'elle pour belle-fille, elle la calomnie et provoque des brouilles entre elle et son mari (73).

La femme africaine est toujours la victime ! Au juste, la joie de la famille se greffe sur le fait que l'état de la jeune dame justifie la dot versée.

Aussi, dans *Le glass de l'infortune*, Regina Yaou (12) reproche à Mambo qui a décidé sans consulter son épouse, N'drin, et sans avoir le moindre remords face à la protestation réprobatrice de celle-ci, de déposer leur unique enfant et fille Métchi en guise de caution pour emprunter d'argent au chef du village, Ammantchè. Métchi finit par devenir la femme du chef lorsque Mambo ne peut pas honorer l'accord signé. Certes, la conséquence douloureuse de cette action justifie l'appréhension préalable de sa mère, N'drin qui sait dès le début où voulait en venir son mari. Pour escamoter ses méfaits contre N'drin et Métchi, Mambo accuse plutôt sa femme d'avoir amené la misère et la malchance depuis

son arrivée au foyer (11). La liste est inépuisable ; et les écrivains féministes en font une trajectoire historique fictive pour porter témoignage à la victimisation ou marginalisation de la femme africaine.

La vision des parents imprégnés de pauvreté et, alors, d'esprit primitif matérialiste d'accumulation, et de la tradition arriérée ou le système patriarcal africain sont parfois mis en cause. Ils sont responsables de la nuisance faite à la condition absurde de la femme. Les femmes-écrivains la condamnent avec une saveur aigre et une force ardente du féminisme moderne à travers leurs œuvres romanesques. Elles font dans leurs textes, et en termes de vénerie, des discours libérateurs de l'humiliation proverbiale faisant face à cette espèce humaine. Okoye constate que :

> Cependant, il y a des milliers de femmes qui luttent contre cette injustice dont la gent féminine est victime. Ce groupe de femmes luttent contre l'oppression, le racisme, la marginalisation des hommes contre les femmes. Ces problèmes abondent dans les romans des femme-écrivains africains qui se font porte-paroles des femmes africaines. Les femmes englobent : Aminata So Fall, Irène Assiba d'Almeida, Buchi Emecheta, Mariama Bâ, Calixthe Beyala et autres
> (1).

Ce n'est pour rien que des critiques, Denise Brahimi et Anne Trevarthen notent que la vie de la femme africaine est essentiellement aux prises avec sa société suite aux contraintes coutumières et celles du système patriarcal. La déclaration ci-dessous en témoigne en tant qu'éloge des femmes-écrivains qui combattent le fléau avec leurs plumes en dépit des limitations prévalentes:

> La tradition des femmes africaines est contrastée. "Femme forte, femme victime ou femme en lutte", les catégories retenues par les auteurs placent la femme africaine au cours du changement social. Singulières et/ou exemplaires, elles se font aussi écrivains comme Mariama Bâ, qui raconte son combat dans *Une Si Longue Lettre* (96).

**Le féminisme européen ou occidental et la nature de ses luttes**

Le féminisme européen a connu une progression constante depuis des siècles. Cela a démarré avec l'épanouissement de la notion de conscience de genre dont Rinehart en a proposée des idées principales dans ses études les plus récentes. Cette notion implique une prise de conscience de l'appartenance d'individu à un groupe social. C'est aussi l'acceptation du fait qu'on est membre d'une classe sociale délimitée par le sexe à laquelle la société accorde un statut particulier à partir de cette identification /identité sexuelle; et ce qui l'oblige d'être son avocat afin de promouvoir les intérêts et valeurs de la classe en

question ainsi que lutter contre son oppression par les autres classes dans la même société. Comme toute, la conscience de genre consiste à savoir le rôle important que joue le sexe dans les rapports qu'entretient une personne avec sa société. Les femmes occidentales sont les premières qui observaient que les liens que nouent leurs relations à la plus large société de l'époque sont pleinement marqués de dichotomie masculin/féminin comme élément de l'ordre social. Leurs attaques à cet ordre odieux marquent le bourgeonnement de la conscience féministe en Europe. C'est ainsi que le féminisme européen ou occidental, né à partir de ces circonstances, s'est mis aux aguets, machinalement prêt à se heurter à la veulerie qu'est la supériorité du genre masculin et à bafouer la saloperie d'inégalité de sexes. Malinowski a raison de penser que le féminisme « vise en particulier l'amélioration du statut des femmes dans la société où la tradition établit des inégalités fondées sur les sexes » (73). Les années 1840 sont cruciales en occident suite aux effervescences féministes qui s'arboraient à pas très vite. Les Etats Unis ont connu le rayonnement de la conscience féministe sous la forme de la Convention de Seneca Fall en 1848 où on demandait des droits des femmes. La Grande-Bretagne témoignait cette l'effervescence au sein des nouvelles écritures qui condamnent des injustices contre les femmes. Par exemple, Mary Wollstonecraft a publié en1782 *A Vindication of the Rights of Women* alors qu'en France deux grandes personnalités, Théroigne de Méricourt et Ôlympe de Gouges étaient restées debout pour la réclamation de l'accession des femmes aux droits promis par la révolution française (Adingwupi 72). L'activisme féministe de Simone de Beauvoir retentissait plus tard en 1949 avec la parution de son joli livre, *Le Deuxième Sexe*. Ce critique est revenu sur scène en 1960 quand elle fit paraître *La Force de* l'âge où elle rappelle aux écrivains qu'il importe de jouer le rôle des phares dans la société pour éveiller des consciences libératrices. Les propos d'Adingwupi sont auprès de toutes ces racines du mouvement féministe occidental et s'accordent à ce que postule l'actuelle communication qui fournit les renseignements nécessaires supplémentaires :

> Brigitte Studer a noté que le terme féminisme a une signification multiple pour ses avocats et ses opposants. Pour Studer, la paternité du mot revient à Alexandre Dumas fils qui, en 1872, dans son livre intitulé *L'homme-femme*, à propos de l'adultère, l'utilisait pour décrire les femmes se comportant de manière masculine (Adingwupi 71).

Pour le féminisme européen la préoccupation a changé à certain degré. De telles luttes primordiales contre des pratiques primitives des gens et des institutions sociales contre la femme sont devenues rares, car la société européenne est avancée et il n'est plus question de contester l'égalité des sexes parce que c'est déjà tenu pour acquis.

Ordinairement, la conscience féministe est plus éveillée chez la femme européenne après la deuxième guerre mondiale suite au massacre de grand nombre des hommes pendant cette violence catastrophique qui donnait aux femmes l'occasion d'être embauchées dans des secteurs économiques et industriels stratégiques. Il a fallu pour un continent déchiré par un coup de rafale guerrier, qui s'écroulait sous le lourd poids de gêne de la main d'œuvre, de recruter une armée des femmes pour remplacer des hommes décimés par l'holocauste. A ce niveau de la discussion, le commentaire de Wosu et Elikwu se vaut très pertinent : « Les jours qui succèdent à la Deuxième Guerre Mondiale ont vu naître une prise de conscience aigüe chez la femme. Depuis la fin de la deuxième grande guerre jusqu'à nos jours les voix des femmes fusent partout dans le monde. La voix de la femme africaine n'est pas délaissée dans cet appel à la libération » (1-2).

En tant qu'une écriture philosophique, le féminisme européen est avancé. Puisque des pratiques grossières et abominables n'existent plus en occident, il s'intéresse à surveiller ou juger le langage des hommes-écrivains afin de constater à tel point qu'il soit au détriment des femmes. Il se donne la tâche de formuler une parole des femmes occidentales à laquelle on vient d'attribuer une identité frappante. De ce fait, le langage des hommes est accusé d'être sans vie et sans esprit. Klein-Lataud épouse l'idée que :

> Cette « langue phallique » impose son ordre au monde, elle l'appauvrit, le borne, le quadrille de façon policière. Que l'on songe aux termes utilisés couramment par les linguistes. Il est toujours question de découpage du réel. Les hommes « esclaves de la raison dans le langage » ont créé une langue anti-vie, une langue de bois, vidée de sève, qui consacre le dualisme mutilant l'esprit/matière (Lamy et Pagès 94).

Cette déclaration implique que les hommes et écrivains de cet horizon dans leurs ouvrages artistiques et littéraires, où ils présentent l'image de la femme blanche, ignorent certains autres défis qui font face aux femmes dans la société européenne aussi que leurs sensibilités aux événements qui semblent contredire leurs intérêts. L'absence de vie et de sève dans le langage phallique montre l'insensibilité des hommes ou des écrivains à l'égard des problèmes qui confrontent la femme européenne. C'est ainsi que le féminisme européen ou occidental est apparenté au féminisme africain dans la dénonciation de la société patriarcale. Par essence, le féminisme européen acquiert un caractère symbolique suivant ses préoccupations absolues des faits concrets qui touchent l'existence et la survie de la femme. Autant que la « langue phallique » manque la vie ou qu'elle soit sèche comme un bois mort, la langue féminine et ses expressions se valent pleine d'effervescences vitales. Le féminisme occidental constate qu'après tout, c'est le langage des hommes qui a décrété des lois diaboliques au cours de l'histoire de l'humanité, a déclenché des révolutions et des

violences meurtrières dans l'histoire austère du monde. Pour mettre en relief, ces différences entre la parole des hommes et celle des femmes et le trait unique de la dernière. Makward estime que :

> L'écriture féminine se différencie radicalement du texte néoromantique en ce qu'elle postule un rapport direct avec la réalité non linguistique, non littéraire, de l'expérience du corps, de la vie. Il s'agirait donc avant tout, d'écrire le corps vécu, de capter l'espace pulsionnel. Fort peu de critiques se sont interrogées sur cette question, à savoir : « de quel corps parle-t-on ? ». Seule Claude Poujade-Renaud envisage la question dans l'article cité ci-dessus (rédigé en 1979). Elle suggère que l'écriture du corps est un nouveau mythe (130).

Le concept du corps qui apparaît ci-dessus est éclairé dans les explications de Julia Kristeva en ce sens que le corps est le synonyme du « langage ouvert à son jeu » (130). Ce corps est vrai et l'expérience vraie du corps est atteinte à partir du meurtre de la langue appelée le texte. Donc, l'expérience vraie du corps est la même chose que le texte refait. C'est-à-dire, le langage des femmes qui remplace celui des hommes. D'abord, il est nécessaire de noter qu'il soit le texte meurtri de Kristeva ou le « texte néoromantique » de Makward quelconque, les deux termes se réfèrent au langage des hommes (des écrivains). Deuxièmement, il est clair que ces critiques féministes s'entendent bien dans le dévoilement des lacunes dans la parole masculine.

**Ses luttes sont-elles interminables ?**

Nous avons discuté des maux qui frappent la femme africaine surtout au niveau du mariage, de la tradition et du patriarcat. Nous avons vu aussi que des gens, surtout les parents, et des structures sociales et institutionnelles sont responsables. En somme, les agents dont les écrivains accusent par le truchement des écritures féministes sont les maris, les belles-familles et la société. C'est à cause de ces crimes bâtards et sociopolitiques—d'une nature traditionnelle et patriarcale—contré la femme africaine—que le féminisme africain est né et reste toujours debout jusqu'à la défaite des malheurs inhumains contre la femme. Dans *Une Si Longue Lettre* de Mariama Bâ, le concept du féminisme est aigu. Il est une réponse adéquate à la problématique de la femme africaine des siècles passés ou contemporains. Les femmes et les personnages du roman rejettent totalement l'abus de leurs droits ainsi que la polygamie. Mariama Bâ, un femme-écrivain féministe narre dans ces constatations suivantes les expériences de chaque femme veuve sénégalaise, victime des tares sociales et d'une tradition quasi-masochiste et phallocentrique. Celle qui est, quand même, méprisable:

> Les funérailles du mari d'une femme sénégalaise, c'est le moment redouté de toute Sénégalaise, celui en vue duquel elle sacrifie ses biens en cadeau à sa

> belle famille, et ou, pis encore outre les biens, elle s'empute de sa personnalité, de sa dignité devant une chose au service de l'homme qui l'épouse, du grand-père, de la grand-mère, du père, de la mère, du frère de la sœur, de l'oncle, de la tante, des cousins, des cousines, des amis de cet homme, sa conduite est conditionnée…une belle-sœur ne touche pas la tête d'une épouse qui a été avare, infidèle ou inhospitalière (Kemjika 20).

Ici, la culture pourrait être le problème, car c'est la culture africaine qui exige qu'on doit couper les cheveux d'une veuve en l'honneur de son feu mari. Les plaintes des féministes africaines sont dirigées contre le fait qu'on ne coupe pas les cheveux d'un veuf en l'honneur de sa femme décédée. Cela signifie la perte de parité ou l'absence d'équité dans la vie conjugale africaine dont l'équilibre est tranché par la faute du dynamisme de justice au sein de la tradition. C'est pour cet aspect de la tradition africaine que Wa Thiong'o propose que « Writers are surgeons of the heart and soul of a community »"(Otu 2). (Les écrivains sont des chirurgiens du cœur et de l'âme de la communauté) ; Mongo Béti ajoute que « la fonction de l'écrivain est de mettre sa société mal à aise » (Wamba 2) Autrement dit, les écrivains se comportent en fonction de la conscience sociale dans le jugement des valeurs socioculturelles pour en ôter celles qui sont cancéreuses afin de soigner la santé de la communauté. Les écrivaines féministes, surtout, s'attaquent aussi à la situation dans laquelle la tradition soutient l'excision des femmes à la naissance pour qu'elles soient fidèles à leurs maris dans la vie matrimoniale. Par contre, l'homme est libre et peut se marier à plusieurs femmes sans être considéré adultère. Il ne subit pas cette peine animalière qu'éprouve la femme au cours d'excision. Ploquin réitère avec horreur les conséquences générales de l'excision qui est le lot de la femme africaine. Ce sont toujours la peur et l'angoisse qui accompagnent une douleur si atroce,

> Pouvant entraîner un choc cardiaque. Une hémorragie massive ou des saignements continus peuvent causer la mort. Les hématomes, les brulures lors de l'émission des urines et la peur provoquent des rétentions urinaires. Les conséquences ultérieures de cette mutilation sont tragiques: les infections locales fréquentes vulvaires, urinaires, gynécologiques peuvent se généraliser (abcès, adénite gangrène, tétanos, septicémie) et on constate des névromes (tumeur) du nerf dorsal du clitoris (43).

Vous voyez que l'excision est une violence meurtrière requise par la tradition au sein de quelques sociétés ou communautés africaines qui changent la nature des femmes, acquérant en conséquence le trait d'abus de catégorie physique, morale et psychologique. A l'égard de cette violence physique et psychologique, Balibusta constate:
:

> La violence physique est lorsque la décharge est produite par le corps dans le but de blesser l'autre personne, de la contrôler, de créer un climat de peur ou dans le but de se faire mal à soi-même. La violence physique peut être employée contre une autre personne directement, sur un objet, sur un animal ou sur soi-même. La violence psychologique, violence mentale ou violence émotionnelle, est une forme d'abus caractérisé par le comportement agressif ou violent d'un individu vis-à-vis d'un autre individu qui peut par la suite résulter en un traumatisme psychologique, pouvant inclure anxiété, dépression chronique, ou trouble de stress post-traumatique (56-76).

L'excision de la femme africaine s'insère au sein de violence physique qui vise à contrôler sa proie selon la définition balibustienne si bien que ce soit un effort d'éviter chez la femme, l'outrance ou l'obsession sexuelle de quasi-manique. Balibusta n'est pas seule dans la conceptualisation de la violence coutumière qui détruit la femme. Dans *Johnny, Chien Méchant*, Dongala (344) nous offre un exemple, très ample, de la violence physique et sexuelle contre la femme africaine et normalement déclenchée dans l'univers de guerre tribale, génocidaire, ou ethno-fratricidaire. La victime de cet incident ci-dessous se confesse en disant à l'audience sa part et celle des autres dans le crime suivant: «Moi, je n'ai été violée, mais c'est d'une autre honte que je veux vous parler. Je me suis vendue. Oui, regardez-moi bien, entendez-moi clairement. J'ai vendu mon corps pour quatre comprimés de chloroquine afin de sauver la vie de mon enfant qui allait mourir de crise de paludisme. Cet enfant est encore vivant parce que j'ai donné mes fesses. Quand finiront ces humiliations pour nous ? Même dans ce camp de réfugiés, il y a personnes qui nous obligent de payer de notre sexe une boîte de lait, un bout de tente en plastique, un bol de riz ». D'une approche psychanalytique, Okoye revient en annonçant le malheur du continent :

> En Afrique, les femmes éprouvent une violence et oppression épouvantable de la main de leurs maris ou de la patriarchie. Elles éprouvent une violence physique, une violence psychologique, verbale et même émotionnelle. Il y en a qui deviennent refoulées et folles à cause d'expériences affreuses qu'elles subissent. Evidemment, ces femmes souffrent des problèmes psychologiques et névrotiques. Elles subissent des conflits psychiques inconscients. Ainsi, beaucoup d'entre elles adoptent des stratégies pour échapper leurs conditions dégradantes et soumises. De toute évidence, la littérature africaine contemporaine a réussi à réfléchir plus adroitement à la réalité sociale et politique de nos jours (1).

Sans doute, la situation qui fait face à la femme africaine et qui résulte des caprices de la tradition est si grave. Les écrivains féministes considèrent dans leurs œuvres la vraie nature de l'injustice sociale qui en découle. Ainsi, ils se préoccupent de cette condition et cherchent les moyens de la soulager en tenant compte de l'exemple européen. Par conséquent, il ne s'agit pas seulement de l'égalité des sexes, mais le bien-être social et économique de la femme africaine. C'est l'appel à la libération qui ne se réalisera que par l'éducation. Mbaye Diouf propose l'éducation de la femme comme un enjeu du développement social et de l'émancipation de la femme. C'est la même chose que prêchent les écrivains féministes comme Maïga Ka et Mariama 'Bâ. Maïga Ka elle-même salue l'effort de Mariama Bâ quand elle annonce: « Mariama Bâ à travers son œuvre est le défenseur de la femme, écrasée sous le poids des traditions et refoulée par la modernité » (Okoye 11).

**Conclusion**

Cet article a tenté de toucher plusieurs combats de plume et de polémique chez la femme moderne, soit l'Africaine soit l'Européenne à l'éveille de double coup du patriarcat et de la tradition ou normes sociales. Nous avons essayé quand même d'identifier le féminisme au contexte où il est considéré non seulement comme une idéologie, mais surtout comme un instrument de lutte pour sauver l'avenir de la femme du monde. La nature interminable du conflit de gendre reste dans le fait que les femmes et les hommes instruits sont inlassables à l'égard de la prolifération de l'écriture qui révèle la situation déplorable des femmes en général. A notre avis, plusieurs façons philosophiques ont été proposées pour montrer les efforts désignés à domestiquer la femme, la maltraiter et l'aliéner de ses droits humains. Ces approches comprennent l'abus du corps féminin qui naît l'écriture du corps chez les femmes blanches, la commercialisation du mariage qui indirectement implique que la volupté de soi-disant femme comme objet de sexualité c'est faire prostituer par force, peut-être à l'insu des coupables. Au propos de la violence contre la femme chez un écrivain tel que Balibusta, par exemple, c'est donné une image d'un défi physique et mentale et la réduire à un être sous-humain alors que l'excision relevé par Ploquin est un processus de dénaturer son genre. Tant de perspectives philosophiques sont loin d'être élaborées et sans oublier qu'il y en a d'autres qui sont encore en gestation chez les féministes idéologiques ; ce qui fait que les critiques ou les rhétoriques féministes restent sans doute interminables.

**Bibliographie**

Abaa, G.Y. « Le Personnage de la Femme chez Birago Diop », une communication présentée au quatorzième conférence annuelle d'UFTAN qui a eu lieu le 13 jusqu'au 18 novembre, 2011 à l'Université de Calabar, au Nigéria.

Adingwupi, Judith. « Le Féminisme et la Tradition africaine :une Etude sociale, économique et politique dans quatre œuvres », une communication présentée au Département de Modern European Languages, Nnamdi Azikiwe University, Awka, Nigeria, 2018.

Balibusta, Maniragaba. *Une Archéologie de Violence en Afrique de Grand Lac*. Libreville: Edition du CICIBA, 2000.print.

Brahimi, D. et Trevarthen, A."Les Femmes dans la Littérature africaine". *Le Français Dans Le Monde: Revue internationale et francophone des professeurs*. N° 304, Mai-Juin, 1999. Print.

Daduut, N. L. "La Femme Dans l'Univers romanesque et la Structure Socio-Economique africaine". Une communication présentée à la conférenced'UFTAN, numéro 13, 31 Oct.- 4 Nov.; 2010. Print.

Dongala, Emmanuel. *Johnny Chien Méchant* .Paris: Le Serpent à Plumes, 2002. print. Huannou, Andrien . *Le Roman féminin en Afrique de l'Ouest*. Cotonou: Les Editions due Flamboyant, 1999. print

Ka, A. M..*La voie du salut*. Dakar: Présence Africaine, 1985. print.

Kemjika, G. U. « L'Etude du féminisme : Le cas de la femme africaine contemporaine à travers Rebelle de Fatou Keita et L a Voie du Salut d'Aminata Maïga Kâ ». Une thèse de maîtrise présentée au Département des Langues et Littératures Étrangères de l'Universitè de Port Harcourt en 2013.

Lamy, S. et Page, I. *Féminité, Subversion, Ecriture.* Québec : les éditions du remue-Ménage, 1983.print.

Malinowski, Bronislaw. *Les Dynamiques de l'Evolution culturelle*. Paris: Payot, 1970. print.

Mbuko, Lynn. *Introduction to French Culture and Civilisation.* Nigeria: Bounty Press, 2001.print.

Ojo-Ade, Femi. "Still a Victime? Mariama Bâ's *Une si Longue Lettre" African Literature Today*. NJ, 1982.

Okoye, J. N. "Une Etude Psychanalyse d'*Un Chant écarlate* de Mariama Bâ et de *Tu t'appelleras Tanga* de Calixte Beyala". Une communication présentée à la conférence d'UFTAN, numéro 13, 31 Oct- 4 Nov; 2010. print.

Otu, Oyeh O. (2010). « Ideological Obduracy and Anti-Racist Racism in Mariama Bâ's *Scarlet Song* ». Une communication présentée à la troisième conférence de UFTAN intitulée « French and Human Development in Nigeria », organisée par l'Université de Port Harcourt, Nigéria, du 31 octobre au 4 novembre.

Oyônô.-Mbia, Guillaume *Trois Prétendants…un mari*. Yaoundé: Edition CLE, 1964. Print.

Ploquin, Françoise et al. "Le Procès de l'excision". *Le Français Dans Le Monde Revue internationale et francophone des professeurs*. N° 304, Mai-Juin 1999. Print Yaou, Regina (2005).*Le glass de l'infortune.* Abidjan : NEL.